

Introduction

Dans ses *Lettres sur la culture russe*, Georges Fedotov se demande si « les traits les plus profonds, c'est-à-dire les traits slavo-païens de l'âme russe » se sont conservés. Son premier mouvement est d'en douter, en raison du « puissant processus de rationalisation qui détruit impitoyablement toute spontanéité inconsciente, bouche les puits profonds, fait de l'homme russe un être superficiel et transparent ».

« Est-ce définitif ? », se demande-t-il. « N'existe-t-il pas des coins perdus où les croyances anciennes sont encore bien vivantes, où le lien ancien avec la terre n'a pas été rompu ? » Dans son for intérieur, puis publiquement, il répond : « Sans doute¹... »

C'est à partir de ce « sans doute » que ce livre a été construit, pour essayer de cerner la double tradition païenne et chrétienne dont nous sommes les héritiers à l'Est comme à l'Ouest de l'Europe.

Centré sur la spiritualité paysanne et sur la vision du monde qu'elle reflète, ce travail se donne pour objectif de sonder la religiosité de la paysannerie russe. Nous n'évoquerons qu'en passant le paganisme slave du haut Moyen Âge pour centrer l'attention sur l'*héritage païen de la Russie*, essentiellement au tournant du XX^e siècle. Si les témoignages de cette époque sont remarquablement fournis, il reste difficile de définir l'origine des rites et des croyances populaires, de préciser leur évolution, de cerner leur influence, à plus forte raison sur un territoire aussi vaste que celui de la Russie.

À travers des études de cas volontairement limitées (elles concernent les éléments, certains aspects de la végétation, du monde animal et de l'habitat), nous aurons pour but de reconstruire en partie des

représentations et des rituels anciens. Nous essayerons d'en comprendre le sens et de voir dans quelle mesure ils constituaient un système. De fait, il nous faudra tenter de voir si la puissance de ces croyances est due seulement à l'inertie, ou bien si elles étaient encore dotées d'une dynamique et d'une fonctionnalité.

Ce faisant, nous analyserons une série de couches « feuilletées » (selon le mot de Claude Lévi-Strauss), qui sont formées des convictions chrétiennes apportées par l'Église orthodoxe, établies sur un substrat beaucoup plus ancien, d'origine préchrétienne. C'est à lui que nous prêterons essentiellement attention.

Le contexte

Jusqu'à une époque récente, la Russie est restée profondément marquée par la ruralité. En 1913 comme en 1926, l'immense majorité de la population est encore paysanne : seulement 18 % sont urbanisés, pour atteindre 33 % en 1940, et 48 % en 1959 ; le basculement n'a lieu qu'au milieu des années 1960 pour atteindre 56 % en 1970². Cependant, même à cette époque, les agglomérations russes sont formées pour un tiers par d'anciens villages, qui sont alors promus au rang de villes par un décret de l'administration. En fait, leur apparence n'a encore rien d'urbain, car elles se composent pour l'essentiel

de maisons individuelles sans étage, de larges rues sans circulation, de vastes vergers et potagers, de troupeaux de vaches appartenant à des particuliers, qui sortent de la petite ville à l'aube et rentrent au crépuscule. Seul l'annuaire administratif permet de la différencier d'un gros village³.

Un siècle plus tôt, en 1863, la Russie ne compte que trois villes de plus de 100 000 habitants — Saint-Pétersbourg, Moscou et Odessa. La même année, dans le gouvernement de Saratov, seulement 2,1 % des paysans savent lire et écrire⁴, tandis que la moitié du monde rural sort à peine de ce « deuxième servage » qui l'enserra à partir du XVI^e siècle pour se prolonger jusqu'en mars 1861. C'est pourquoi il est bon de préciser avec G. Fedotov :

En Russie, dans les couches populaires, le Moyen Âge s'est prolongé jusqu'au milieu du XIX^e siècle. C'est l'Europe des XIV^e-XV^e siècles qui pré-

INTRODUCTION

sente le plus d'analogies avec la Russie impériale. C'est pourquoi l'effondrement du Moyen Âge russe fut particulièrement violent et destructif⁵.

Ce « long Moyen Âge russe⁶ » a créé le moujik, que l'intelligentsia européanisée de l'Empire des tsars a portraituré en fonction de ses sentiments et des besoins qui étaient les siens. Comme souvent, le tableau nous en apprend plus sur l'artiste que sur le modèle. Ces représentations firent d'abord du paysan russe un être « mystérieux », « obscur », la quintessence du *temnyj narod* (« le sombre peuple »), avant de percevoir en lui le summum de la « russité » et jusqu'à l'incarnation de la « Sainte Russie ». Ce sont les « icônes paysannes » dont on vient récemment de faire l'inventaire⁷.

Dans le même temps, l'Europe occidentale connaissait une sécularisation accélérée des esprits, avec de grandes périodes de ruptures intellectuelles que la Russie n'a pas expérimentées au même degré, qu'elle a parfois connues tardivement ou sous une forme affaiblie. Tel est le cas pour la Renaissance et la redécouverte de l'héritage antique au XVI^e siècle ; pour la montée de l'esprit scientifique au XVII^e siècle ; pour la découverte des libertés et du bonheur individuel au siècle des Lumières⁸.

Au tournant du XVIII^e siècle, la Russie ne sortit de son isolement que sous les coups de boutoir de Pierre le Grand : un nouveau « texte culturel » (au sens large du terme) fut alors importé d'Occident, qui devait permettre au pays de partir à la conquête de sa modernité. Ce faisant, il allait creuser un écart croissant entre les élites cultivées, modelées par ce système qu'elles adoptaient à la hâte, et l'immense majorité de la population qui restait à l'écart, au sein du village russe, dans une situation de « rétention culturelle⁹ ». À l'évolution rapide des premiers s'opposa une sorte d'involution des seconds, qui s'attachèrent d'autant plus à leurs valeurs qu'elles leur paraissaient menacées irrémédiablement.

Le rythme binaire du développement de la Russie (les dirigeants / les masses), déjà si caractéristique de l'histoire moscovite, s'en trouva renforcé d'autant. L'éviction ou le non-développement de la couche intermédiaire que formait la bourgeoisie se confirma, supprimant par là même ces forces vives, ces « réserves de l'avenir¹⁰ », qui allaient donner à l'Europe occidentale une grande partie de sa dynamique.

Dès lors, la Russie ne connut de la même façon ni l'essor industriel, ni l'exubérance urbaine de l'Occident, qui ont fini par produire

une révolution psychologique, puis un véritable « désenchantement » du monde naturel. C'est ce changement dans l'ordre de l'imaginaire, ce retournement des mentalités que l'on ne trouve pas au même degré en Russie, où le voile du sacré s'est déchiré beaucoup plus lentement, à plus forte raison dans les campagnes.

Par ailleurs, on pourrait dire que le marxisme « de type soviétique » s'est développé en Union soviétique précisément parce qu'il représentait un mélange de modernismes et d'archaïsmes, avant de devenir une religion politique sous Staline. Ces conditions n'ont-elles pas replongé la population dans un autre Moyen Âge, jusqu'à l'effondrement de l'U.R.S.S., en décembre 1991 ?

Dans certains domaines, ces circonstances ont provoqué un phénomène de réarchaïsation dont les conséquences se font aujourd'hui pleinement sentir. Ne dit-on pas à Moscou, à l'heure actuelle, que « pratiquement une personne sur trois qui s'adresse à un médecin pense avoir reçu un sort » ; et que l'on se prépare « à pourchasser les "sorcières" et à tuer les femmes jeteuses de sort¹¹ » ?...

Ce qui n'est plus maintenant qu'un réflexe régressif représentait jusqu'au tournant du siècle beaucoup plus qu'un recours : il s'agissait d'une série de conduites qui formaient un système face à la vie et à ses incertitudes. Ces comportements reposaient sur de grands mythes qui étaient chargés d'expliquer l'univers alentour et le monde de l'au-delà. Pour ne pas se dissoudre dans le néant, il fallait se situer par rapport à la fertilité et à la stérilité, la fortune et la misère, la joie et la peine, qui sont liées à la vie quotidienne comme aux grands rites de passage de toute humanité. Certes, le paysan se tournait d'abord vers l'Église orthodoxe pour trouver réconfort, explication ou absolution ; mais il avait aussi d'autres solutions à ses problèmes.

Des croyances traditionnelles, à l'est comme à l'ouest de l'Europe

Dans toute culture traditionnelle¹², l'essentiel est de ne pas contrevenir à la coutume, de ne pas rompre l'ordre du monde, de ne pas engendrer le chaos par un acte inconsidéré ou par la non-observation des rites fixés par l'« ancestrale » tradition. Les civilisations paysannes ont longtemps conservé (préservé ?) cette vision du monde, à l'est comme à l'ouest de notre continent.

INTRODUCTION

En Europe orientale, les conditions qui ont retardé l'évolution vers la modernité ont maintenu une religiosité souvent très éloignée des formes historiques du christianisme. Pour autant, la Russie n'a rien d'un cas unique et l'Occident a lui aussi connu ce phénomène.

Lorsqu'on évoque les avancées de l'Europe occidentale aux XVI^e et XVII^e siècles, il faut encore se souvenir de l'intolérance religieuse qui s'y est déchaînée, au cours des guerres de Religion et dans la lutte contre toute forme de « satanisme ». Le nouveau rigorisme religieux s'est alors appuyé sur une rationalisation de la religion, sur la volonté de la « purifier », de la dégager des rites « païens » qui s'exprimaient souvent par le biais de la magie. Saint Paul ne dit-il pas dans sa première Épître aux Corinthiens (10 : 21) :

Vous ne pouvez boire la coupe du Seigneur, et la coupe des démons ;
Vous ne pouvez participer à la table du Seigneur, et à la table des démons.

Puis, de nouveau, dans sa deuxième Épître (6 : 17) :

Sortez du milieu d'eux,
Et séparez-vous, dit le Seigneur ;
Ne touchez pas à ce qui est impur,
Et je vous accueillerai.

Une des conséquences de cette dichotomie retrouvée fut la chasse aux « sorcières » qui déferla sur l'Occident, mais que l'Europe orientale n'a jamais connue au même degré.

Église et paganisme

À partir de la fin du X^e siècle, lors des débuts de la christianisation des milieux urbains de l'Europe orientale, nombre de lieux de culte furent sans doute érigés sur l'emplacement de temples païens. Deux exemples semblent particulièrement probants : le monastère Saint-Nicolas, construit à Volosovo (à une quinzaine de kilomètres de Vladimir), qui avait sans doute possédé un sanctuaire consacré au culte de Volos ; l'église Saint-Blaise, bâtie à Novgorod sur l'emplacement où s'élevait une idole de Volos¹³.

Par delà cette simple « couverture », l'apport du christianisme fut fondamental car il laboura en profondeur et retourna la terre païenne. Sa force fut d'apporter aux élites puis au peuple ce que le paganisme

ne pouvait offrir : un sens de l'histoire, grâce au remplacement du temps cyclique par un temps linéaire ; des structures de puissance, par le biais des hiérarchies et du sens de l'État ; des capacités considérables d'organisation mais aussi un sens très réel des mises en scène, qui devaient magnifier un Dieu exclusif, unique dans le ciel comme le prince en son royaume.

Par rapport au paganisme, la force du christianisme réside aussi dans sa vocation internationale : dans tous les pays convertis, il s'appuie sur une caste de lettrés, organisés en une pyramide d'allégeances, qui sont chargés de consigner, puis de diffuser des textes de stricte obédience, écrits dans une langue unificatrice et codifiée, que ce soit le latin pour les catholiques ou le slavon d'église pour les orthodoxes. Face à cette puissance, le paganisme slave avait peu de chance de se maintenir car il était par essence diffus.

Un panthéon slave ?

Lors de la christianisation officielle de l'État de Kiev, en l'an de grâce 988, le « panthéon » des Slaves de l'Est connut une fin brutale : il n'avait guère eu le temps de se consolider car il semble ne pas avoir connu de hiérarchie organisée, comportant des relations définies entre les dieux ; de plus, les fonctions de ces derniers sont peu claires, ou du moins peu claires pour nous.

À l'évidence, ce panthéon fut détruit sans avoir eu le temps de constituer « un système de classification, une certaine façon d'ordonner et de conceptualiser l'univers » ; il n'en avait pas moins représenté « un langage, un mode particulier d'appréhension et d'expression symboliques de la réalité¹⁴ ».

À la différence du polythéisme classique, qui était en pleine décadence lors de la christianisation de l'Empire romain, le paganisme slave se trouvait dans sa phase d'élaboration à la fin du x^e siècle. C'est pourquoi certaines déités slaves qui semblaient avoir sombré définitivement à cette époque se retrouvent sous une autre forme dans l'appareil religieux du monde orthodoxe, en particulier sous la forme de saints. Quant aux divinités secondaires, elles se transformèrent en esprits des lieux pour se maintenir dans l'imaginaire paysan jusqu'au début de ce siècle. Elles restèrent en effet très largement fonctionnelles, car elles

étaient plus proches des forces de la nature qu'elles personnifiaient souvent par leur nom comme par leurs fonctions.

Un « génie » du paganisme¹⁵ ?

Par rapport à la vision chrétienne du monde, le paganisme entretient un sentiment du divin qui n'est ni rassemblé, ni séparé du monde naturel par la vertu d'une essence transcendante. Dans les campagnes, le surnaturel semble tapi dans l'univers sensible. Il paraît s'y manifester sans cesse, tel un fluide qui s'incarne, ici ou là, dans des objets ou dans des êtres. La charrue devient efficace, les larmes fécondantes, lorsque le geste et le verbe amènent le sacré à « stationner alentour¹⁶ ». De fait, le surnaturel païen n'est pas encore circonscrit, comme il le sera dans les religions monothéistes qui donneront au sacré des limites beaucoup plus nettes :

Je vais dans la vaste plaine, sous le soleil resplendissant, dit un paysan russe dans une incantation ; [je vais] sous le clair croissant, sous les étoiles scintillantes, sous les nuages flottants ; je me ceins de nuages, je me couvre des cieux, je mets sur ma tête le soleil resplendissant, je m'enveloppe des aurores claires, je me parsème des étoiles innombrables, comme autant de flèches acérées, pour me protéger de toute maladie nuisible¹⁷.

Le paganisme a aussi donné naissance à des croyances appliquées, ancrées dans le concret, à une religion de l'effet immédiat, qui s'appuie sur un principe de causalité magique. En ce sens, la différence entre paganisme et christianisme ne réside-t-elle pas d'abord dans une variation sur le principe de cette causalité ?

Entre les deux religions, la différence n'est pas tant un problème de degré qu'une question de nature. Alors que le paganisme est axé sur le rite, l'oralité, l'incantation, le christianisme est d'abord une religion révélée, fondée sur le livre, sur l'écrit, le dogme et son observation. Comme l'islam et le judaïsme, il est une religion abstraite et intellectuelle, capable de donner un sens au monde et à l'humanité.

Pourtant le christianisme n'a jamais pu résoudre tous les problèmes qui se posent au paysan. C'est pourquoi le triomphe du dieu unique fut longtemps plus apparent que réel dans les campagnes¹⁸. À l'évidence, le dieu des chrétiens n'avait pas pour tâche de répondre aux besoins quotidiens, pratiques et immédiats du monde rural, qui ont

toujours été l'objet de contrats, de négociations directes entre l'habitant des campagnes et les divinités. C'est là que les saints furent adaptés aux besoins du quotidien, en Russie comme ailleurs, succédant parfois à des divinités païennes dont ils reprirent au moins partiellement les fonctions.

Des dieux païens aux saints chrétiens ?

Dans la vie spirituelle des moujiks, le prophète Élie qui roule dans le ciel, sur son char de feu, aurait remplacé *Perun* — le dieu slave de la foudre et des éclairs ; saint Blaise (*Vlasi*) semble avoir pris la suite de *Volos/Veles* — protecteur des troupeaux ; quant à sainte Parascève elle aurait succédé (plus ou moins directement) à la déesse *Mokoš*, protectrice des fileuses et du travail domestique. Par là même, A. Leroy-Beaulieu — un observateur très informé du siècle dernier — n'hésitait pas à affirmer :

C'est surtout dans le culte des saints que le polythéisme s'est survécu. Si oubliés que soient les dieux slaves, ils n'ont disparu du sol russe qu'en se travestissant en saints chrétiens¹⁹.

Plusieurs facteurs ont visiblement contribué au rapprochement entre déités slaves et saints chrétiens. Tout d'abord, il est clair que les idées et les notions du polythéisme ont assez largement persisté à travers les rites du culte nouveau, par delà l'apparente victoire du christianisme ; par ailleurs les dieux slaves n'étaient pas plus structurés en panthéon ramifié, hiérarchisé, que ne le sont les saints chrétiens ; enfin un certain parallélisme dans les « spécialisations » entre des dieux et des saints pouvait œuvrer au rapprochement.

Lorsqu'il était déçu dans son attente, le paysan avait parfois de violentes réactions de rejet : il pouvait aller jusqu'à briser l'icône du saint « spécialisé » qu'il avait invoqué en vain ; il la jetait à l'eau ou au feu, estimant qu'il était trahi ou qu'il avait affaire à un incapable. Le plus souvent, avant d'assouvir sa colère, il allait voir le prêtre pour lui demander d'intercéder en sa faveur ; en cas de refus ou d'absence de résultat, il se tournait vers d'autres recours, qui relevaient déjà d'un univers non chrétien.

Héritage païen et « double foi »

Le paysan mettait d'abord en œuvre les rites domestiques dont il avait la maîtrise et se reconnaissait le droit d'officier en son izba²⁰. Lorsque l'affaire était plus complexe, il partait voir le sorcier, celui du cru ou, mieux encore, celui qui habitait plus loin, dans un autre village, car la distance conférait à ce dernier un mystère plus grand, garant d'une efficacité accrue. Si l'affaire concernait le village, la communauté tout entière (ou parfois seulement celle des femmes) procédait à des rituels collectifs dont les composants n'étaient hétérogènes qu'en apparence.

Cette situation est assez bien résumée par une expression très utilisée à la fin du siècle dernier — c'est celle de « double foi » (*duoeverie*) —, qui désigne les croyances mêlées du monde rural. Nous savons que, si l'Église byzantine a labouré en profondeur l'orient des terres slaves, elle n'a pas totalement éradiqué les systèmes de représentation, les rites et les coutumes qui avaient prévalu avant la conversion. Si elle a maintes fois cherché à le faire, elle n'y est pas arrivée avec la même réussite que l'Église romaine en Occident (Slaves de l'Ouest compris). Cet « insuccès » résulte sans doute d'une moindre capacité d'organisation mais aussi, et peut-être surtout, d'une plus grande tolérance.

Une autre raison de la « double foi » vient du fait que, dans les campagnes russes, le pape vivait en permanence aux côtés du moujik. Souvent, il travaillait la terre comme lui, et sa culture religieuse était généralement modeste. Dans ces conditions, comment l'un et l'autre n'auraient-ils pas partagé une façon de voir qui avait besoin de solutions à donner aux problèmes du jour ? Comment n'auraient-ils pas possédé en commun un sentiment du divin très imprégné du monde naturel, pénétré par ces intercesseurs familiers — les saints, les esprits des lieux et les ancêtres vénérés, qui vivent dans l'au-delà mais qui protègent activement leur famille restée sur terre ? Dans ce contexte, l'Église eut maintes fois à transiger avec les pensées et les rites anciens, malgré des positions théoriques qu'elle voulait très rigides.

À la fin du siècle dernier, ces croyances constituaient donc deux ensembles de références et de conduites qui étaient à la fois distincts et complémentaires. En fonction des nécessités, le paysan se tournait vers l'un ou vers l'autre ; il les sollicitait de manière alternative ou consécutive, et passait sans affres de conscience de l'observance des rituels orthodoxes à la pratique sélective de la magie. Or c'est précisément

dans le recours conscient et déterminé à l'une ou à l'autre des modalités du sacré que l'on reconnaît la double foi, à la différence du syncrétisme.

La double foi est alors synonyme de *diglossie*, un terme qui peut nous permettre de resituer dans un ensemble plus vaste les éléments « néo-païens » de notre enquête²¹. Rappelons d'abord que, sur le plan linguistique, ce concept désigne un état de bilinguisme qui propose deux désignations pour une même réalité, dont on choisit d'utiliser l'une ou l'autre en fonction du contexte. Il s'établit alors une sélection fonctionnelle de l'une ou de l'autre des deux langues, avec une répartition précise du rôle et de la fonction de chacune d'elles.

Lorsque le terme de diglossie est utilisé dans le domaine culturel, il exprime avant tout la fracture qui existe entre la culture orale et la culture écrite. Appliqué à la religiosité populaire, il permet de cerner un double processus. Il s'agit d'abord du montage de « double foi », dans lequel les deux éléments constitutifs ont une existence qui relève de la présence synchrone de deux « textes » culturels (chrétien et païen), dont l'un est choisi par rapport à l'autre, en fonction des nécessités.

Ce « bilinguisme » de la spiritualité paysanne s'est trouvé conforté par une autre diglossie, qui est due cette fois au bilinguisme linguistique (russe / slavon d'église). Nous verrons par la suite que ces dédoublements se retrouvent dans des catégories mères comme le temps et l'espace, le bien et le mal, mais aussi dans le recours aux êtres surnaturels d'origine païenne par rapport aux saints du christianisme (même revus et corrigés).

Comprendre le monde alentour

Si le culte chrétien s'est trouvé confiné à l'intérieur des églises en rappelant que la nature est la création de Dieu et qu'elle lui est soumise²², le paganisme a toujours intégré l'homme au monde alentour. Ou plutôt, ce monde tel qu'il était perçu englobait l'homme, totalement, intégralement : l'être humain s'y trouvait inséré comme une de ses composantes, participant lui aussi aux « pulsations de l'univers²³ ». À travers les éléments — l'eau, la terre, l'air, le feu — il se situait dans la nature, face à l'univers des plantes et des animaux, dans son habitat protecteur qui était à lui seul une galaxie.

Autant de thèmes que nous allons aborder dans leur « version » russe, mais aussi parfois en comparaison avec d'autres variantes slaves.



Les provinces de la Russie d'Europe
au tournant du xx^e siècle